



RÉGINE DETAMBEL

PLATINE

roman

ACTES SUD

Illustration de couverture :

Jean Harlow

© Donaldson Collection / Michael Ochs Archives / Getty Images

© ACTES SUD, 2018

ISBN 978-2-330-10415-3

RÉGINE DETAMBEL

Platine

roman

ACTES SUD

À M.

À ce qui est délicieux, inattendu, inespéré.

Il y a
des seins pleins d'action
il y a des seins pleins de passion
il y a des seins pleins de scandale
il y a des seins pleins de calamités boursières
il y a des seins pleins de morphine
il y a des seins pleins d'Oscars
il y a des seins pleins de maris
il y a des seins pleins de box-office
il y a des seins pleins d'enquêtes policières
il y a des seins fortiches en spéculations
immobilières
il y a des seins qui représentent à eux seuls toute
l'économie du cinéma
il y a tant de seins
à Hollywood
la partie du corps féminin la plus proche de
l'argent, c'est les seins

il y a
les seins de Katharine Hepburn
(des seins de polo sans manches
des seins de double mixte)

et puis les seins de Jean Harlow
(des effets d'annonce, des coups médiatiques, une
fête foraine permanente, un spectacle de montagnes
russes, de pavillons baroques, de volière exotique,
de lampions électriques, éblouissants et lucratifs,
des acrobates itinérants, jouant d'adresses ou de
déséquilibres, soudains mais feints, vite rattrapés,
pour ponctuer chaque geste de l'actrice de leurs
mouvements sensationnels, attendus comme des
répliques sues par cœur)

et puis les cheveux de Jean Harlow
(en halo, mais ils n'étaient pas divins puisque
leurs mouvements semblaient irrationnels, ils
n'étaient pas humains puisqu'ils éclairaient
comme l'uranium, ils n'étaient pas diaboliques
puisque'ils étaient bienfaisants, mais ils n'étaient pas
angéliques parce qu'ils ressemblaient au hasard,
en tout cas ils abrégeaient le temps et amplifiaient
l'espace, d'un coup d'aile ils élevaient la vie de
chacun au-delà de la terre et du temps, ils étaient
devenus une puissance cosmique et une sorte de
loi de la nature)

Étant image et gloire de Dieu, un homme n'est pas tenu de se couvrir la tête. Mais la femme, qui n'est que la vaine gloire de l'homme, doit porter un voile bien couvrant, par exemple une permanente grouillant de frisettes ou bien les boucles larges des bigoudis, avec un cran sur le front et une mèche sur l'œil. De sorte qu'à Hollywood ni Jean Harlow ni Joan Crawford ou même Greta Garbo ne sont jamais sorties sans voile.

En 1922, Harlow a onze ans et des couettes, Garbo n'est qu'une vendeuse sous-payée, en chapeau bleu marine, de neuf heures à dix-sept heures, dans un grand magasin de Stockholm. Quelques années plus tard, devant son premier contrat à la MGM, il paraît qu'elle joua la fine gueule, repoussant le stylo à plume en or tendu avec déférence, je préfère attendre.

Mais quand Louis B. Mayer a offert à Harlow son premier contrat, sa signature tremblait de fièvre et transperça le feuillet. Du moins, c'est

l'histoire qu'on raconte. Est-ce que la fièvre rend moins digne ?

Au studio, Garbo faisait ses huit heures, exactement comme autrefois au magasin, ponctuelle, sèche comme un coup de trique dès que dix-sept heures approchaient.

Harlow avait du mal à dire non.

Garbo avait des épaules de mec.

Marlène Dietrich poussait les femmes à porter un pantalon, que cette coupe leur aille ou non.

Harlow les forçait à regarder leurs seins, et à les détester.

Excepté Joan Crawford, qui la désirait, les femmes ne l'aimaient pas. Les Blanches comme les Noires. Elle leur prenait les rêves de leurs maris. Elle les réduisait à l'état de silhouettes insignifiantes, grises et poussiéreuses comme celles qui disparaissent au loin, à la dernière image des films.

Harlow, c'était la perfection des seins.

Pas une femme, juste un spécimen remarquable. Mais au bout du compte, on peut se demander à quoi auront servi ces dons, météorites tombés du ciel tout dressés, globes d'alliages précieux, stupéfiants, à peine vivables pour un corps simplement humain, pour une jeune femme ordinaire, avec des envies toutes simples, on sait comment les dons peuvent être au final insupportables, car malgré son physique d'or et

de platine la blonde Harlow fut loin d'avoir une énergie sidérale. À l'âge où tout le monde fait la fête, elle n'a pas eu le loisir d'arpenter d'autres contrées que les marécages de la maladie, tout droit en direction du royaume des morts, belle démonstration que, malgré le prestige social, malgré les séances de gymnastique, les heures de sauna et les massages spéciaux, notre seule raison de vivre est bien de surmonter la vie, de traverser la vallée implacable qu'est la peur de cette vie, et de l'écrire pour l'exprimer, l'écrire ou la jouer, la calligraphier ou la filmer, c'est du pareil au même, je ne vois vraiment pas la différence, résoudre, résoudre des questions, des problèmes, afin de nous résoudre nous-mêmes, en lumière ou en poussière, en pellicule ou en caractères. Il n'y a rien de réel hormis ces résolutions, surtout quand on a compris que tous les problèmes sont forcément insolubles, se présentent sans queue ni tête ou alors comme des couples de contraires, par exemple, pour Harlow, comment résister à cette douleur aux reins qui transperce ta robe, à des malaises tels qu'il te faut t'asseoir toutes les dix minutes, quand tu n'as pas encore vingt-cinq ans, comment être heureuse dans ton enfant ardemment projeté, fils ou fille, potelé, drôle, quand tu es stérile, comment toucher ces hommes que tu désires pourtant tellement, alors qu'ils sont violents et sourds et lourds et muets, et ta mère adorée qui t'étouffe ?

Sacrées questions, questions sacrées, auxquelles personne ne semble formé pour répondre du tac au tac, encore moins la jolie fille du dentiste de Kansas City, malgré ses seins de nombre d'or et sa chevelure d'ange joaillier.

Et justement, pour ces raisons irraisonnées, chaque fois que je regarde *Saratoga*, navet ultime, rien d'autre au départ qu'un bête mélo dans le milieu des courses hippiques, mais transcendé par l'actrice principale mourante, il me libère des gélules de ma condition d'entre deux âges. C'est bien pour ça qu'on a des spectateurs et des admiratrices, pour partager avec eux ce qui d'ordinaire est impartageable, le vivant qui fait si peur quand il s'orne d'ampoules buvables et d'injections intramusculaires. La vie c'est le désordre en personne, alors on se voit dans ce miroir, on commence à comprendre ce qui bouillonne dans le corps de l'autre, car la caméra filme toujours au travers de la peau, la caméra est perforante, alors le partage de la douleur peut se faire dans la lumière, oui, par la lumière ce qui d'ordinaire est impartageable va pouvoir se diffuser dans tout votre corps, pour le soulager, diviser par deux votre misère d'être. Tiens, vous bouillonnez ainsi. Tiens, vous n'êtes pas tout à fait perdu dans la folie, puisque cette fille, qui aurait pu être très belle si elle était parvenue à l'âge de cinquante ans, qui a consenti à vivre dans la lumière, seule devant sa faiblesse, nue face à sa maladie, parvient du même coup à

donner une forme compréhensible à vos douleurs à vous, à fournir un genre de raison d'être à vos terreurs enfouies, à tout le psychologique tordu et inavouable de l'amour, de la maladie surtout, car nous ne savons pas aimer non plus, ni vous ni moi, pas plus qu'elle, ni souffrir, ni moi ni vous qui avez peut-être aussi, comme moi, l'âge d'être grand-mère. Souvent j'ai mal, physiquement, mal viscéralement, mais j'ai eu la chance d'arriver à cette période cumulative de la vie, où je peux rassembler les brins de l'écheveau, jouir d'avoir réalisé quelque chose, même seulement quelques livres, car *Saratoga* dit bien qu'il faut que tout le monde traverse son chemin étrange et ténébreux, surplombe sa douleur et sa solitude, en fasse la matière même de sa vie, de sa pellicule ou de son encre, comme Harlow joue à amadouer la douleur physique qui la travaille pendant le tournage du film, dans la pâte même des prises de vues, me permettant de pétrir moi aussi la douleur qui me pétrit, bien fait pour sa gueule à la douleur, on passe tant de jours à pâtir, à pleurer, à mettre toute notre énergie au vivre et au revivre de cette souffrance, à son éternel retour dans les aigus. Mais justement ce qu'elle dit, Harlow, inoubliablement, dans *Saratoga*, c'est oublie ta plainte, joue-la, cette scène, regarde comme je suis opiniâtre devant la caméra qui contient ma douleur, qui la cadre, l'insistance finira par payer, la joie finira par te laisser entrer, alors tant pis si tu

dois consacrer toute ton énergie à lutter au lieu de t'occuper de ton jardin ou de faire à vélo le tour du monde, tant pis parce que cette douleur est ta manière frénétique d'être au monde, elle est ta matière fluorescente, ta force à toi, ton rôle dans la distribution, bien bizarre, on est d'accord, probablement une erreur de casting, il a fallu que ça tombe sur toi, mais c'est tout de même toi, te voilà avec une occupation à part entière, douleur toujours nouvelle, solutions et résolutions toujours en cours, c'est la vie selon Harlow, c'est la vôtre, c'est la mienne et celle de quelques milliards d'autres désespérés. Autrement nous n'avons pas de raison d'être, nous sommes juste des images.

On a volé *La Joconde*, ça n'est pas bien grave, en voici une autre, toute fraîche du jour, toute rose, une jolie fillette à la coque, elle aura le corps d'Aphrodite sortant de l'onde, sur la plage de Santa Monica.

Au moment où la sage-femme coupe le cordon, les scies se mettent à siffler, plein ouest, faubourg de Los Angeles, pas la porte à côté. À l'angle de Sunset Boulevard et de Gower Street, le tout premier studio d'Hollywood est en train d'installer ses locaux de bois brut.

Big bang. Naissance simultanée – et tout aussi bruyante – de Harlean Carpenter (fille unique du Dr Carpenter, chirurgien-dentiste, et d'une jolie blonde potelée, Jean Carpenter, née Harlow, son épouse) à Kansas City (Missouri), minuscule petite fille aux cheveux blancs mouillés, et de cette façade de pin, s'orangeant dans le soleil qui se couche.

Finie l'apesanteur. Les frères Warner ont atterri en Californie. Voici venu le temps des nickel-odéons, un spectacle dans le noir, Satan n'est pas loin, ça sent le soufre, tout au long du film à vingt cents on entend comme des cornes qui s'entrechoquent, sans parler de ce rideau sale à vous coller la tuberculose, qui excite les ligues de moralité.

Harlean a déjà oublié sa vie de poisson rouge et saisit goulûment le sein quand Carl Laemmle fonde l'Universal.

Top chrono. *Naissance d'une nation*. Griffith a commencé à tourner. La masse et l'énergie du cinéma ont été créées. Bientôt les étoiles vont se former et se mettre à briller, alors Hollywood sera un vrai monde.

Quand les torpilles du Kaiser coulent le *Lusitania*, au large des côtes d'Irlande, Harlean a tout juste quatre ans.

Elle en fête cinq à la résurrection du Ku Klux Klan, voilà que le Grand Sorcier a décidé d'arroser d'essence des catholiques, des juifs, des Noirs, des communistes, et d'y foutre le feu.

Six, le jour où le Congrès vote l'entrée en guerre de l'Amérique. Il était temps, des années déjà que l'Europe saignait sous les shrapnells.

L'été de ses sept ans, Mlle Carpenter est une petite fille très blanche, seulement vêtue d'une culotte de coton, elle peut paraître maigrelette,

on comprend vite que son énergie est pour l'instant retirée dans ses jambes, car elle court sans cesse, grimpe l'escalier et le redescend, sautant une marche sur deux, pendant que ses cheveux blonds, sous un chapeau de paille, sautent sur son front et sur ses oreilles, provoquant des attitudes émerveillées et des saisissements parmi les êtres de la maison, et même les choses, dirait-on, quand on entend le vent claquer les volets au rythme de sa course et le chat grimper dans l'arbre à son passage en semant des feuilles mortes.

Tout est en place. Il y a le corps et la lumière, il y a le désir et la force, les cheveux de l'enfant papillonnant dans la lumière ont commencé leur irrésistible travail de séduction, mais on est encore à Kansas City, Missouri, et toujours pas sur la plage de Malibu.

Des mulots couinent au grenier, les nuits de pleine lune une chouette ulule, dans le verger paissent des poneys, à la fenêtre du premier étage Mme Carpenter aère les oreillers, le Dr Carpenter dans son cabinet dentaire s'applique à des prothèses, on manipule le poste de radio pour avoir des nouvelles de la guerre en Europe, et dans le grand jardin, Harlean s'amuse à marcher sur son ombre. Elle s'arrête soudain, fait des pas de côté, de peur de piétiner ce ventre tout noir. Elle marche à reculons, elle court, elle essaie de courir plus vite que cette ombre, c'est inutile, le ventre noir s'attache à elle comme un parasite.

Elle se lasse de sa doublure. Elle court. Elle tombe. Elle s'est fait une bosse. En ce temps-là seul le vent qui souffle du sud-ouest s'inquiète de savoir où se trouve Hollywood.

Huit bougies à souffler quand le 18^e amendement à la Constitution est approuvé, qui n'interdit pas du tout de boire de l'alcool, mais seulement de le fabriquer et de le vendre, ce dont se contrefoutent les bouilleurs de cru du Missouri, ainsi que Mme Carpenter, qui ne dédaigne pas le bourbon, elle en abuse depuis qu'ils font chambre à part, le docteur et elle. Le bourbon lui permet de réfléchir, elle se demande pourquoi elle se sent si seule avec cet homme qu'elle ne comprend plus et son bébé qu'elle aime trop, dont elle aime tout, sans exception, jusqu'à en rêver très érotiquement.

Elle l'emmène au cinéma. Que voit une enfant au cinéma ? Des visages de géants dans l'obscurité, qui font peur, des grimaces, étincelles dans les yeux, étincelles sur la peau :

— C'est qui, maman ?

— Je ne sais pas, ma chérie.

Que voit Mme Carpenter au cinéma ? Des muscles, des gestes, l'arc des sourcils, les yeux, photogénie, jeux d'images, détails, gros plans, strass, illuminations brusques, baiser, baiser, bouche aérienne, baiser :

— Ils font quoi, maman ?